



Mouvements et cultures territoriales

Jérôme Boissonade, Laurent Devisme

► To cite this version:

Jérôme Boissonade, Laurent Devisme. Mouvements et cultures territoriales. André Bruston. Des cultures et des villes. Les mémoires au futur, Editions de l'Aube, pp.133-150, 2005. hal-00841534

HAL Id: hal-00841534

<https://hal.science/hal-00841534>

Submitted on 5 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DES CULTURES ET DES VILLES

mémoires au futur

dirigé par André Bruston



l'

essai

Mouvements et cultures territoriales

*Jérôme Boissonade, Laurent Devisme **

Un groupe humain n'est pas défini d'emblée par les traits culturels que ses membres auraient en commun. Les cultures sont composites, sans cesse reconfigurées lors des différentes situations auxquelles sont confrontés les individus et les groupes. Une fois posé ce cadre, il reste cependant à définir ce qui occasionne ces situations et dans quelle mesure ce qui les produit participe à la définition de ces situations.

Il semble que les situations arrivent par le mouvement. Les mises en mouvement des individus ou des groupes conduisent à des situations au cours desquelles les cultures se *composent*. Ces situations représentent peu ou prou de véritables épreuves pour les acteurs parce qu'elles remettent en jeu des cultures ancrées et réinterprétées par les individus dans des espaces qui deviennent des territoires. Relever ces épreuves, c'est mobiliser des formes particulières d'apprentissage et de créativité. Les épreuves qu'affrontent les individus et les groupes mettent donc essentiellement en jeu, semble-t-il, la dimension territoriale des cultures et les dimensions culturelles des territoires. C'est le recouvrement de ces deux champs, les cultures et les territoires, que nous avons nommé *cultures territoriales*. La compréhension de ce que sont ces cultures territoriales et la manière dont les mouvements les reconfigurent représentent un enjeu dans la mesure où l'on peut considérer que ces cultures territoriales

* Respectivement maître de conférences à l'université du Littoral (chercheur à l'Institut des mers du Nord et à l'IPRAUS); et maître-assistant à l'école d'architecture de Nantes (chercheur au LAUA). Cet article repose sur une recherche pluridisciplinaire à laquelle ont également participé N. Auray, J.-S. Debauge et S. Prat. Par ailleurs, ce travail commun a bénéficié de l'appui de P. Chemetov et des précieux conseils de S. Bordreuil.

déployaient des formes essentielles d'apprentissage, de mobilisation et de créativité dans un espace urbain où les mouvements sont exacerbés.

Terrains. De l'intérêt des figures opposées

Notre objectif consiste donc à étudier un double phénomène. D'une part, le rôle du mouvement dans la constitution de cultures et de territoires. Et d'autre part, la dimension mobilisatrice des rapports entre cultures et territoires. Pour désubstantialiser ces termes et montrer la richesse de leurs rapports, nous avons élaboré la notion de *cultures territoriales*. Il était cependant indispensable d'opérer sur des terrains diversifiés et complémentaires, pour ne pas imputer les phénomènes constatés à *une* culture ou *un* territoire, mais considérer ce rôle du mouvement dans la constitution et l'expression des cultures territoriales de manière plus générale. Cette construction ne se fait pas, selon nous, de manière identique suivant les situations et les publics concernés. En particulier, la résilience de ces mouvements n'est pas la même, pour les personnes comme pour les milieux traversés¹. Nous avons donc déterminé sur des terrains que nous pratiquions déjà pour la plupart, des *situations charnières* dans lesquelles les mouvements *éprouvent* particulièrement les cultures embarquées par les individus ou les groupes qui s'y produisent. Le groupe de chercheurs a été constitué en fonction des types de champs étudiés par chacun. Le terrain initial, celui des rassemblements de jeunes arpentant l'espace urbain, a d'abord été complété par un autre type de collectif structuré *a priori* de manière inverse : le réseau de *hackers* et son territoire virtuel. À partir de ces deux figures sociales radicales, il devenait nécessaire d'aborder cette problématique du rapport entre mouvements et cultures territoriales, à partir de deux figures spatiales, elles aussi radicales : d'une part, le « lieu-mouvement » que constitue le complexe d'échange de Châtelet-les Halles et, d'autre part, la commune rurale, fière de sa permanence, représentée par le village de Saint-Florent-le-Vieil. Ces deux couples de terrains, situés à l'opposé les uns des autres, devaient trouver une cohérence par la problématique commune et par une approche collective prenant en compte les façons dont les personnes s'engagent dans l'action, leurs justifications et le sens qu'elles donnent à leurs actes.

Les agencements du village de Saint-Florent-le-Vieil

Ce territoire apparemment enclavé plus qu'en mouvement, institué comme haut lieu touristique des Mauges (« pays » du « pays d'Anjou ») est situé au croisement des ensembles urbains d'Angers, Nantes et

Cholet. Les sociabilités repérables à Saint-Florent-le-Vieil signalent l'omniprésence du monde domestique. Les « autochtones » y semblent non seulement étrangers aux « touristes » (ce qui n'est pas un phénomène nouveau), mais aussi aux autres cultures, aux investissements plus brefs, moins ancrés. Si cette commune n'est pas, au premier abord, concernée par la métropolisation, ou par un élargissement de la centralité propre à l'une des agglomérations mentionnées (chacune distante d'au moins quarante kilomètres), elle est pourtant traversée de sociabilités *déplacées*, en partie en raison de cette situation quasi barycentrale. Les mouvements qui traversent ce territoire semblent questionner l'identité territoriale sans cesse réactivée. Quels agencements ces pratiques nécessitent-elles pour exister et quelles modifications engendrent-elles sur la formation territoriale ?

Les seuils articulant la salle d'échange RATP et le centre commercial du forum des Halles à Paris

Ce « lieu-mouvement » [Joseph, 1997, p. 32] articule les cultures urbaines (au sens simmelien) et celles embarquées par les protagonistes. Il embraye des mobilités situées à différentes échelles temporelles (retour de vacances et courses à faire), spatiales (vendeur à la sauvette et routines banlieusardes), institutionnelles (abri du SDF et travail pour le contrôleur)... Les sociabilités créées ou entretenues à cet endroit et à ce moment des parcours urbains sont-elles des ressources qui peuvent être utilisées en tant que compétences ? Comment ces compétences, en tant qu'elles représentent des capacités d'appréhension de l'espace et donc différentes façons de s'y insérer, sont-elles mobilisées ? Quel rôle joue cet échangeur dans les passages entre cultures urbaines et cultures embarquées, ainsi que dans leur recomposition ?

Le projet Blinkenlights, une performance publique de hackers à Berlin

Blinkenlights est le nom de l'installation lumineuse faite par le Chaos Computer Club allemand à la maison de l'Enseignant de Berlin, sur l'Alexanderplatz. L'idée de base fut de créer le plus grand jeu de Pong au monde ², pour célébrer le vingtième anniversaire du Chaos Computer Club. Cette exhibition devait ainsi être le couronnement des festivités pour cette sorte de jubilé du groupe de *hackers* le plus important d'Europe. L'opportunité de ce choix était que la maison de l'Enseignant, bâtiment représentatif de l'architecture réaliste socialiste, était alors vide pour travaux de rénovation. Une matrice de huit fois 18 pixels, monochrome, fut créée en utilisant 144 projecteurs de chantier pour illuminer les fenêtres dans les huit étages supérieurs. L'ordinateur contrôlant les

lumières est lui-même contrôlé par un second ordinateur « traduisant » les films Blinkenlight en des états ouvert/fermé pour les lampes. Si l'identité de ceux qui furent à l'origine de l'idée et si les organisateurs de cette commémoration constituent un groupe dont l'identité est parfaitement claire et limpide, puisqu'ils reflètent l'identité des porte-parole du groupe, la définition des destinataires de l'événement est plus trouble. À qui était véritablement destinée cette cérémonie commémorative ? Dans quelle mesure cette exhibition conduit-elle les *hackers* à composer avec d'autres types de légitimité que la culture morale faite d'aspirations communes et d'idéaux partagés, pour rencontrer des légitimités institutionnelles, territoriales, publiques... ?

Les pratiques de rassemblement juvéniles sur Bobigny, Créteil et Nanterre

Une recherche déjà réalisée, comportant des cartes de déplacements de jeunes et le repérage d'espaces intermédiaires, a confirmé la relative homogénéité sociale des personnes qui se rassemblent quotidiennement sur l'espace urbain, mais elle a montré aussi la diversité de leur provenance et de leurs destinations géographiques. Les jeunes se déplacent dans une sorte de cabotage urbain. Ils fréquentent successivement des halls, gymnases, carrefours, MJC, ou centres commerciaux pour, entre autres, établir des interactions spécifiques avec des espaces, des personnes ou des publics différents. Cette mise en mouvement se révèle indissociable du rassemblement lui-même. Points d'appui au cabotage urbain, ces pratiques de rassemblement mettent en jeu, semble-t-il, des cultures territorialisées. Quelle part prend la dynamique du mouvement de ce cabotage dans la construction de ces cultures territoriales ? Dans quelle mesure ce mouvement génère-t-il de nouvelles ressources et pour quels types d'apprentissage ? Ces points d'appui sont-ils à considérer comme des potentiels de mobilisation ?

Constructions territoriales et coordination

Un des sas de la porte Lescot entre le forum des Halles et la salle d'échange du RER est transformé en pièce où quatre individus sont installés presque couchés. Ils ont refermé les portes, et du fait de l'éloignement relatif de ce sas par rapport aux flux, ils peuvent profiter d'une certaine tranquillité. Jusqu'à ce que, averti sûrement par les guichetiers, le maître-chien s'en approche. À peine le voient-ils qu'ils déguerpissent vers le forum. L'école de Chicago a travaillé la notion de territoire à travers le concept de « région morale ». Un territoire *de fait*, tenu par les représentations et les pratiques des acteurs : alors que nous sommes

dans le « quartier du Palais », un des jeunes présents m'indique qu'il se rend « au Palais ». Se dirige-t-il vers le palais de justice qui a donné son nom au quartier ? Non, le jeune transporte le nom du quartier sur l'espace où ils se retrouvent quotidiennement. Il infère à ce lieu de regroupement (et au rassemblement lui-même) l'essence de l'ensemble de cités dans lequel nous nous trouvons, parce que ce rassemblement, au sein duquel prévalent des pratiques et un code moral divergent, lui procure, comme le souligne Robert Park, un soutien moral et fige en sous-cultures de « simples différences de tempérament » [Park, in Grafmeyer, Joseph, 1979, p. 127]. Cette production lexicale du territoire peut revêtir une volonté signifiante plus explicite. Plusieurs des premiers affichages envoyés par des contributeurs au dispositif Blinkenlights, lors de la dix-huitième convention du Chaos Computer Club à Berlin, étaient constitués du défilement horizontal de suites d'acronymes, d'abréviations et de raccourcis nécessaires à l'écriture de commandes en langage informatique. Par exemple : ERR, RGB, TXT furent exhibés en lettres de néon sur les huit étages de l'édifice. Ces messages étaient d'une certaine façon plutôt destinés aux initiés, mais ils étaient susceptibles d'être compris par les autres : en tout cas, ils ne comportaient pas de « sens caché ». À l'inverse, une série d'autres animations, elle aussi destinée spécifiquement aux pairs, reposait explicitement sur la délivrance d'un sens caché compréhensible uniquement des initiés. Cette seconde série ne comportait plus de simples références *codées*, mais délivrait un message *crypté*, fonctionnant un peu sur le modèle des « blagues d'initiés ». On peut citer comme exemple paradigmatique de cette deuxième série de réminiscences culturelles la phrase « *Das Pferd frisst kein Gurkelsalat* » qui fit rire quasi exclusivement les *hackers*. Cet envoi rappelait une des premières phrases tests qui fut envoyée lors des tests de liaison téléphonique effectués par l'un des premiers inventeurs du téléphone, l'américain Bell, pour démontrer publiquement le succès de la liaison.

Cette mise en scène du singulier que permet le territoire dépend non seulement des cadres sociaux en vigueur, mais aussi du regard extérieur à l'individu, au groupe ou à la société en place : « Les jeunes qu'on retrouve dans le rassemblement auraient tendance à avoir envie que ce soit une cité dure, pour eux c'est valorisant » (un responsable jeunesse, Bobigny). Ce souci de mise en scène du territoire n'est pas propre aux jeunes des cités de la banlieue parisienne. Dans le village de Saint-Florent-le-Vieil, les membres du Cercle d'Anjou donnent à voir leur pratique des « boules de sable » dans un espace au statut (privé/public) incertain. Les échanges entre les joueurs sont caractéristiques d'adresses et d'interpellations de connivence. Mais lorsqu'un public extérieur

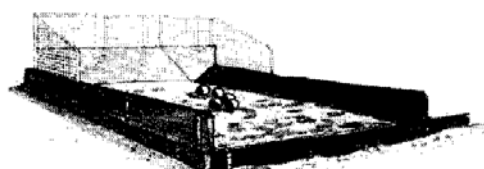
assiste à un tournoi, il transforme ce jeu regroupant une société d'interconnaissance en marquage identitaire, un marquage qui croît avec la publicité des échanges.

Ces activités traditionnelles ne sont pas les seules à faire l'objet de mises en scène territoriales. Julien Gracq, figure locale, s'en fait l'écho : « Je prends rang, professionnellement, parmi les survivances folkloriques appréciées qu'on signale aux étrangers, auprès du pain Poilâne, et des jambons

*Jeu de boule de sable,
à Saint-Florent-le-Vieil*



Deux aires remplies de sable se font face, distantes de cinq mètres. Le joueur lance sa grosse boule en bois et essaie de s'approcher au plus près du "maître". Comme pour la boule de fort, en honneur entre Angers et Tours, la boule de sable se pratique au sein de "sociétés d'hommes". Différence notable : ici, au lieu d'aller à Brion, le perdant "va à La Boutouchère" !



Au cercle Notre-Dame d'Anjou on se côtoie avec fair-play

Le mercredi est un jour très prisé des membres du cercle Notre-Dame d'Anjou, à Saint-Florent-le-Vieil. Les activités y sont nombreuses.

Le mercredi est un jour très prisé des membres du cercle Notre-Dame d'Anjou. Les plus physiques se mesurent à la boule de sable, tandis que d'autres se tiennent au chaud... par temps d'hiver, pour des parties de cartes.

Avec du patois local

Sous l'œil avisé du président,

Henri-Pierre Gautier, les parties sont âprement disputées (et discutées !) dans une ambiance toujours fort conviviale et parfois commentées, avec du patois local.

Comme le veulent l'esprit et la tradition de cette association qui réunit une pléiade de socioprofessionnels, tous les mercredis et samedis après-midi et le dimanche toute la journée les adhérents sont nombreux à venir fréquenter ce lieu qui attire, pendant la saison estivale, la curiosité des touristes loin d'être avares de questions et commentaires sur le jeu de



Au cercle Notre-Dame d'Anjou, on scrute le ciel qui devient menaçant, mais on interrompt pas une partie de boules

boules de sable qui reste un mythe, près de l'abbatiale,

dans les hauteurs et pittoresques du Mont-Glonne.

En haut, la présentation du jeu de boules dans un *Carnet de Loire* (in P. Laurendeau, P. Proust, *Les Carnets de Loire. Des ponts de Cé à la Varenne*, CDT Anjou, CAUE de Maine-et-Loire, Angers, le Polygraphe éditeur, 1998) présentant différents visages des paysages ligériens. En bas, la recension dans la presse locale : « Au cercle Notre-Dame-d'Anjou on se côtoie avec fair-play » (*Courrier de l'Ouest*, 24 janvier 2002).

fumés chez l'habitant » (entretien au *Monde*, 5 février 2000). Dans la même optique, la mise en place d'une association d'habitants de la vieille ville « pour mettre en valeur notre patrimoine » mise avant tout sur « le charme de la vieille ville. Vous aimez ses vieilles pierres, ses ruelles, la Loire... » (extrait du texte de convocation à une première rencontre). Si une trentaine de personnes présentes à la première réunion étaient partantes pour la création d'une association visant à « agrémenter et animer le vieux Saint-Florent », il n'est cependant pas inutile de préciser que l'initiative est notamment partie d'un commerçant (la crêperie) récemment installé à Saint-Florent... La petite taille de la commune préserverait ce « territoire » et lui donnerait son caractère accueillant. À l'échelle locale est alors associé un régime de familiarité, la paisibilité d'un entre-soi s'opposant au chaos extérieur – où l'on retrouve la force de la référence à un lien domestique : « Alors que le monde est profondément marqué par de terrifiants actes de terrorisme, que la France connaît une catastrophe à Toulouse, la vie locale est là pour apporter ses joies et la raison. Les Florentais peuvent ainsi se réjouir d'avoir connu une rentrée paisible, sans difficultés particulières » (éditorial du maire, dans le journal d'informations, octobre 2001). C'est ce type de lien qui continue à activer la partition entre la grande ville et la campagne. Si ce lien est bien souvent fantasmé, ses effets sont forts, parfois nommés comme raison d'installation par des primo-arrivants, ou activés par des touristes réguliers ou résidents secondaires.

Les premiers contributeurs de Blinkenlights ont eux aussi fait appel à des représentations partagées, susceptibles de faire connaître auprès d'un plus large public les pratiques des *hackers*. Ainsi, de nombreuses pratiques culturelles associées à l'activité des *hackers* se trouvèrent valorisées, comme celle des jeux vidéo, autour de références nombreuses à divers sommets de la production comme PacMan ou Space Invaders, ou bien la réception cinématographique, à travers des références à la série Star Trek (notamment l'expression fameuse et prenant un sens ironique dans le contexte du détournement d'un bâtiment : *All Your Bases Belong To Us*). Par ailleurs, la presse diffuse de nombreuses images juxtaposant une animation Blinkenlights avec une photo de manifestants rassemblés sur l'Alexanderplatz, juste devant l'œuvre d'art. La possibilité de réaliser de telles coïncidences exploite le fait que l'Alexanderplatz, lieu d'édification du monument historique détourné par l'installation, est aussi un point de passage obligé du parcours des grandes manifestations de Berlin qui font l'objet d'une autorisation officielle.

L'appropriation d'un espace est donc à la fois identitaire, relationnelle et historique, elle révèle les recompositions culturelles, politiques, économiques et sociales qui le traversent [Augé, 1992]. Une discussion animée entre des jeunes regroupés en bas d'un immeuble montre

cependant la complexité de cette construction territoriale et son rapport ambigu avec les cultures qui sont à l'œuvre : Hamid monte sur un banc en criant : « J'emmerde la France. » Ce à quoi lui répond un autre jeune d'origine maghrébine qui leur rendait visite : « C'est elle qui t'a nourri et qui t'a fait grandir [...] Tu sais même pas comment c'est là-bas [l'Algérie]. Moi j'y suis allé, c'est la misère. Je sais de quoi je parle, toi tu sais pas de quoi tu parles. C'est pas vrai ? » Puis il se tourne vers nous. Seul un des présents défend mollement Hamid plutôt gêné. Un autre marque timidement, mais clairement, son désaccord. Les deux interlocuteurs s'appuient sur deux espaces différents. Hamid dénonce l'ancien colonisateur, qui a pratiqué la torture et qui « tire toujours les ficelles en Algérie ». Le « visiteur » évoque le pays développé qui lui permet de se soigner les dents, la France des droits de l'homme, de l'éducation... Pour appuyer son propos, il tape son pied sur le sol, sous-entendant par là que c'est la seule base solide sur laquelle on peut compter, en deçà des représentations liées à des convictions politiques ou nostalgiques : « Notre vie est ici, là-bas on n'a rien, on n'est rien. Tu as quelque chose au bled toi ? Je parle pas de tes parents, mais toi, tu as quelque chose là-bas ? » Un autre jeune s'immisce dans la discussion : « Moi, j'ai une maison au bled. » Le visiteur tout d'abord perturbé par la remarque enchaîne en critiquant les teneurs de murs algérois qui ne font rien, malgré leur nombre, pour bouger ou pour faire bouger la société. Puis il revient à la charge :

« Toi, tu dis que tu as quelque chose au bled, mais quel bled ?

— En Espagne.

— Ah, d'accord ! »

On le voit, cultures et territoires sont constamment redéfinis par cette nécessité de coordination avec un espace social plus vaste. Il peut s'agir de coordination entre des représentations, entre représentations et pratiques comme dans le cas précédent. Cette redéfinition des cultures et des territoires peut provenir plus simplement d'une coordination entre des pratiques situées. Des individus utilisent certaines stratégies d'approche pour pénétrer l'espace « enveloppe » [Goffman, 1973] des usagers du sas situé entre le forum des Halles et la salle d'échanges du RER. Il s'agit pour ces derniers de jouer sur la perceptibilité sonore en se plaçant en retrait de la personne pour laquelle un rapprochement est escompté et de l'interpeller assez doucement : « Mademoiselle ? » Si elle se retourne, elle témoigne ainsi d'une vulnérabilité territoriale et d'un engagement dans la situation suffisants pour envisager une conversation. Cet exemple témoigne de cette nécessité de coordination entre réserve et disponibilité pour les usagers et de la maîtrise des cadres propres aux situations publiques par ceux qui les abordent. Les constructions territoriales sont donc tributaires de ces coordinations à plusieurs échelles. Ce

sont les contradictions entre les différentes échelles ou entre cultures et territoires qui provoquent les épreuves que les coordinations doivent permettre de surmonter.

Composition de cultures territoriales dans des épreuves subies et provoquées

Dans une proximité, voire une promiscuité spatiale comme celle présente dans le sas qui relie la salle d'échange RATP au forum des Halles, l'ancrage des conduites dans le lieu (tripodes...) permet de moduler notre présence à la situation. Le rythme du parcours, les cécités et les surdités sélectives ou, au contraire, la portée des regards instituent notre rapport au lieu (espace dénié, scène publique...) et aux autres (désengagement, disponibilité...). Isaac Joseph différencie deux approches du territoire, celle s'intéressant à la coprésence (approche écologique de l'établissement et du passage de populations différentes sur un même espace) et celle s'attachant à repérer les territoires d'activité (civique, ludique, commerciale) [Joseph, 1997]. Dans cette double approche, les dispositifs et les rituels d'accès régulent l'accessibilité à ces différents types de territoires. Mais dans quelle mesure les compétences d'espace-ment décrites sur ce terrain relèvent-elles de cultures territoriales croisant la partie du culturel qui se déploie dans l'espace et la partie du territorial qui s'exprime dans les cultures ?

Répondre à cette question est d'autant plus ardu que la microsociologie s'est toujours défiée du culturalisme, pour saisir à la fois le temps présent de la situation et l'ordinaire de l'engagement. Prendre en compte des cultures territoriales signifie que chacun, avec les risques que cela comporte, met à l'épreuve une histoire personnelle, une antériorité. Il s'engage dans un milieu comportant ses propres exigences et supportant en général les territoires importés par les autres acteurs. Se mouvoir dans cet espace partagé (sans être nécessairement public) implique de « prendre sur soi » et de « bien se conduire » : une expérience culturelle et territoriale plus ou moins éprouvante, qui nécessite certaines compétences distribuées parmi les acteurs et les espaces. On peut évoquer les compétences susceptibles de coder et de cadrer des situations constamment troublées par les mises en mouvement qui recomposent ces territoires. Cette capacité à mettre en ordre et à coder le monde perçu est un capital qui permet à chacun de surmonter les différentes épreuves auxquelles sont soumis territoires et cultures. Les institutions jouent néanmoins un rôle majeur dans ce codage du territoire, notamment parce que « le territoire, plus que l'appareil d'État, constitue désormais le lieu de définition des problèmes publics » [Duran, Thœnig, 1996]. En témoigne

le rôle joué par la municipalité de Saint-Florent-le-Vieil lors d'incidents survenus dans le village. La source du désordre est analysée comme étant une contagion de la grande ville, en lui imputant un grand nombre de méfaits sociaux. Ainsi de l'argumentaire conviant les habitants à une réunion d'information sur la sécurité (octobre 2001) puis sur la drogue (juin 2002): « Notre société se caractérise par un développement inquiétant de la violence. Longtemps considérée comme une spécificité des grandes villes, elle n'épargne plus le monde rural et notre commune connaît, elle aussi, son lot d'actes de vandalisme, de cambriolages et de violences diverses. [...] Nous pourrions ainsi confronter les expériences et échanger sur les moyens de prévenir ce fléau » (extrait de la lettre du maire envoyée aux habitants, datée du 25 octobre 2002). Face aux inquiétudes que suscitent ces épreuves, les habitants s'appuient sur une « mise en ordre » par le politique dont le rôle est à la fois de contribuer (comme vu précédemment) à la constitution d'un folklore et d'une mémoire de l'espace local, dans une visée identitaire et de problématiser les différents troubles pour susciter une participation des habitants.

Cette « mise en ordre » vise à masquer les ambiguïtés qui marquent la construction de ces territoires et à réenchanter les relations entre les positions individuelles et les constructions collectives. L'exposition « Saint-Florent de 1900 à 2000 » a pu donner à voir cette ambition: les panneaux rappelant la vie d'avant étaient autant de miroirs dans lesquels les visiteurs reconstituaient « l'intensité des groupes d'hier ». Des miroirs que tendent au besoin les chercheurs spécialistes de la région:

« S'il est en France un territoire bien identifié, au sens d'un espace ordonné, et dont les différentes composantes socioéconomiques et historico-culturelles s'imbriquent étroitement et s'autorégulent pour constituer un pays aux traits originaux, c'est bien le Choletais » [Renard, 1999, p. 18].

Ce réenchantement du collectif par la rationalisation du territoire est mis en œuvre quotidiennement par les individus parce qu'il permet de dépasser « l'impression d'absurde » [Michaux, 1996, p. 98] qui caractérise notre rapport au monde, notamment dans les quartiers d'habitat social:

« En Afrique noire, le quartier c'est comme une maison (l'appartement est exigü), où les différents lieux (hall, square...) appartiendraient à l'espace familial » (un gardien, Bobigny).

« Les groupes de trafic sont constitués de gens venant de pas mal d'endroits, mais chaque membre d'un groupe ne peut empiéter sur le territoire de vente de l'autre groupe. Les revendeurs font pression pour limiter le nombre de points de trafic et ne pas diviser exagérément le marché » (un responsable équipe de prévention, Nanterre).

« Il y a des spécialités car les gens se mélangent mais pas leur trafic. Il y a la drogue à l'ouest de la cité et à l'est, c'est le recel. D'autres zones sont spécialisées dans le tabac de contrebande » (un coordonnateur de quartier, Nanterre).

L'activisme interprétatif des *hackers* lors de performances comme Blinkenlights nous a montré comment la légitimation éthique de ce collectif procède d'une mise à l'épreuve publique de réminiscences culturelles et d'habileté technique. Cette mise à l'épreuve va cependant de pair avec une mise en ordre du territoire qui n'est pas sans rappeler celle constatée à Saint-Florent. Afin de préparer le projet Blinkenlights, les responsables ont en effet organisé un concours public qui s'est révélé être un mécanisme majeur de régulation. À cette occasion, les contributions ont été évaluées par un jury composé principalement des concepteurs initiaux du dispositif. Ceux-ci en profitèrent pour exhiber ainsi leurs critères d'évaluation de la qualité d'une animation et ils dévalorisèrent de manière forte à cette occasion les instrumentalisation politiques du dispositif. Ils en profitèrent pour expliquer leur recours à la censure lorsqu'il s'est agi de réagir face à l'instrumentalisation par l'extrême droite de la possibilité d'intervenir sur un monument historique, de manière géante, à quelques encablures du Reichstag de Berlin.

Différents mouvements (idéologiques, récurrents, touristiques...) créent des extraterritorialités, des incongruités dans les cultures territoriales locales. Ces frottements des cultures et des territoires peuvent occasionner des troubles et des incertitudes qui, nous l'avons vu, légitiment une problématisation-rationalisation de la part de l'institution ou de ce qui en tient lieu. Ces rationalisations instituées des cultures et des territoires mettent tout en œuvre pour éloigner les tensions critiques qui les ont provoquées. Entre coopération et conflit, c'est pourtant cette tension qui permet la socialisation et l'identification des acteurs (population, habitants, usagers...) [Barel, 1981, p. 11]. C'est cette tension qui peut donner lieu à certains apprentissages démocratiques, portant notamment sur une redéfinition de l'espace public. En ville, une territorialisation passe nécessairement par un conflit avec celles qui sont différentes. Ce conflit est latent la plupart du temps, mais peut devenir ouvert :

« Sur les espaces extérieurs, le soir, les revendeurs font leur trafic en fonction des lampadaires. Les locataires se sont organisés au niveau des parcours piétonniers et de l'éclairage public, de façon à les laisser tranquilles et donc de ne pas les éclairer à des endroits où ils n'aiment pas être éclairés, de façon à ce que chacun se partage son coin. On éclaire donc bien les extérieurs de la cité

mais pas le centre. Parce que sinon tout le monde les voit, ils n'aiment pas ça et cassent les lampadaires » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

Cette tension entre coopération et conflit qui caractérise toute création territoriale peut prendre des formes plus symboliques: lorsque le *hacker* mythique R. Stallman, fondateur de logiciels libres, nomme son programme GNU, il *mémorise* deux souvenirs constitutifs de la communauté des *hackers*. Il remémore tout d'abord le souvenir de la coutume dénommatrice des algorithmes récursifs – « donc, je cherchais un nom de ce type, mais j'ai bientôt vu qu'il n'y a pas d'acronyme de quatre lettres qui fait un mot. Donc, j'ai cherché encore et j'ai trouvé l'acronyme de trois lettres GNU (GNU's Not Unix). » Il *mémorise* aussi le souvenir du procès intenté par la firme ATT contre un membre de la collectivité qui avait utilisé, pour désigner son système compatible, le nom de la marque Unix de ATT. Ainsi lu par les *hackers*, GNU signifie un pied de nez à la firme ATT, sur le modèle du « ceci n'est pas une pipe ». Il permet aussi de référer directement à la marque sans utiliser le nom de la marque, donc de faire un pied de nez à la législation sur la propriété intellectuelle protégeant les *noms de marque*.

La création d'une culture territoriale mobilisatrice par la communauté *hacker* va donner le sens de la dix-huitième convention publique de *hackers* à Berlin au cours de laquelle « l'épreuve » Blinkenlights a pris une place majeure. Cette convention était centrée sur le thème de la *dramatisation* des dangers de notre dépendance technologique. Le projet vise l'exportation au-dehors, vers un public de novices, voire de non-avertis, de cet enjeu emblématique d'une culture ancrée dans l'univers matériel de travail des *hackers*. Contrairement aux Florentais, les *hackers* ne se prévalent pas d'un lieu, mais d'un réseau. Avec l'opération Blinkenlights, il ne s'agit plus d'un rapport entre troubles importés et capital spatial (re)constitué. Ici, la déstabilisation est exportée par les *hackers* dans l'espace urbain, au travers d'une performance publique qui transforme la ville, lieu de passage par excellence, en arène. La pratique de confrontation, caractéristique des *hackers*, les conduit à sortir du réseau pour s'inviter en ville de manière spectaculaire. Le principal objectif de l'installation consiste à provoquer l'éveil des passants, et à constituer, par-delà ces troubles, un forum d'éveil en rassemblant les passants et en les poussant à la discussion. De nombreuses activités ont été organisées pour provoquer à la fois une *scénarisation* de l'éveil technologique des simples « passants » de la ville (résidents, flâneurs, usagers, touristes, badauds) et une *implication active* des résidents de la ville dans ce réseau d'activités. Le public avait, par plusieurs modalités, la possibilité d'intervenir dans ces reprogrammations du système d'éclairage des deux tours

investies pour la performance. Cette immixtion nécessite, pour les *hackers* et les citadins, un « savoir-circuler » dans la ville et un « savoir-mobiliser » dans un contexte. Ces deux savoirs permettent en effet aux premiers de construire cette épreuve (soutènement, tromperie, remodelation...) et aux seconds d'y répondre (épreuve agonistique...). On n'est donc plus seulement dans un trouble subit nécessitant un capital réactif qui encode les situations pour les mettre en ordre. Ici, l'épreuve comme les cultures territoriales sont fabriquées par les publics, *hackers* et citadins. Les apprentissages urbains, techniques, politiques, organisationnels... qui en découlent sont partagés.

Épreuves et cultures territoriales semblent donc être les deux faces d'un même objet de recherche. Cependant, alors qu'avec les performances publiques des *hackers*, nous avons affaire à des épreuves spectaculaires, jalons d'une « mise en monde » identitaire, les jeunes des quartiers d'habitat social qui se rassemblent quotidiennement sont confrontés à des situations ordinaires. Les épreuves sont permanentes, que ce soit un refus d'embauche, une visibilité persistante ou les discordes qui émaillent le quotidien des rassemblés. Pour surmonter ces épreuves, les jeunes mobilisent des ancrages culturels et territoriaux divers, liant espaces, individus et collectifs par des pratiques spécifiques. En provoquant ces épreuves, les mouvements qui animent ou traversent les rassemblements de jeunes ou de *hackers* constituent une source essentielle des cultures territoriales.

Ce que la mise en mouvement des cultures territoriales permet de mobiliser

La vue depuis le Mont-Glonne donne à voir au moins deux rapports aux lieux, l'un usant simplement du « privilège optique » (là-haut on voit loin et l'on peut suivre les flèches indiquant des noms de lieux et des distances – c'est le cas pour ce groupe de motards), l'autre usant du « privilège ophtalmique » (certes, on voit loin mais encore faut-il savoir bien lire). Cette distinction est proposée par J.-D. Urbain dans l'histoire qu'il retrace de la distinction progressive entre le voyageur et le touriste, le premier se voyant détroussé et faisant passer son privilège initial de se mettre hors de portée à un autre qui est celui de savoir bien voir (distinction que l'on retrouve vite au sein des touristes eux-mêmes). Comme le rappelle l'auteur : « Est-ce la virginité défunte de l'espace du voyage qui est pleurée ici ou le privilège perdu du voyageur ? » [Urbain, 1991, p. 64]. Depuis plusieurs années, de nombreux travaux délaissent ce type d'approche avec l'idée que les questions territoriales ne peuvent plus être abordées qu'en termes de

Le parvis de l'abbatiale et son belvédère : lieu privilégié des motards et des touristes

Le Moto club Brain d'Gaz MC de Brain-sur-Longuenée s'est arrêté au Mont-Glonne.

Samedi 1^{er} juin, une dizaine de motards du Moto club Brain d'Gaz MC de Brain-sur-Longuenée ont fait étape sur les hauteurs du Mont-Glonne.

Vue sur la Loire

Venant de Brain, siège social du club, en passant par Montjean-sur-Loire et poursuivant leur route vers le site de Courossé à La Chapelle-Saint-Florent, les « routards tranquilles », leur président Michel Fourier en tête, ont apprécié la cité historique et sa vue exceptionnelle sur la Loire et les communes environnantes.

« L'été nous allons organiser



Une dizaine de motards du Moto club Brain d'Gaz MC ont fait étape sur les hauteurs du Mont-Glonne

des sorties découverte», explique le président qui était accompagné de sa petite fille

Léa, 7 ans. De retour à leur base, les motards ont allumé un barbecue pour fêter l'an-

niversaire du secrétaire adjoint du club de motocyclistes, Claude Bellier.

Courrier de l'Ouest, 3 juin 2001.

réseaux: « Une surface a un périmètre, alors qu'un réseau n'a que des points terminaux; les surfaces ne se mélangent guère tandis que les réseaux, en revanche, se superposent et se combinent; en outre, les réseaux n'abolissent pas les surfaces, ce qui nécessite d'inventer une dialectique capable d'en définir les relations » [Corboz, 2001, p. 254]. La dernière partie de la citation montre bien qu'il ne s'agit pas d'opter pour une notion au détriment d'une autre mais de voir comment elles se travaillent l'une l'autre, comment certaines logiques réticulaires (celles qu'activent des migrants pendulaires par exemple) tendent à renforcer la caractérisation culturelle de territoires.

Les rassemblements quotidiens de jeunes mettent en coprésence des individus divers. Certains animent un territoire et sont les plus présents, d'autres activent un réseau et ne feront que passer, d'où une certaine visée publique liée à ces pratiques. Alors qu'un des chercheurs est installé sur un banc dans un jardin public de Bobigny, deux jeunes viennent s'asseoir sur le banc d'à côté et se mettent à discuter. Un troisième arrive, serre la main à ses collègues puis celle du chercheur après un bref moment d'hésitation et un air un peu interloqué, sous-entendant qu'ils ne se sont jamais vus. La simple proximité spatiale du chercheur lui a fait supposer son appartenance au regroupement, malgré tout ce qui pouvait le différencier d'eux (âge, vêtements...). On le voit, le cadre du rassemblement est une forme qui rend familière *a priori* toute coprésence (une situation encore plus évidente pour les membres « ratifiés » au sein de ce rassemblement). Cette familiarité supposée s'étaye par la

suite, elle se confirme dans l'interaction. S'il n'y a pas la volonté de connaître *a priori* la vie privée des autres rassemblés, et notamment celle des nouveaux arrivants (la cooptation suffit), il s'agit là, moins d'une respectabilité (abstraite), que l'on placerait entre les mains de l'autre, que d'une probable culture ou histoire commune. Cette familiarité *a priori* permet la coordination et une certaine perméabilité aux recompositions. Si le rassemblement est problématique, c'est notamment parce qu'il est construit différemment par les publics. Les personnes extérieures le conçoivent comme centripète, comme un cul-de-sac attirant à lui les jeunes rassemblés comme la lumière attire les papillons. Les jeunes le pratiquent à l'inverse, dans une dynamique (re)distributive. Le rassemblement sert de relais, de « commutateur » [Guillaume, 1999] leur permettant d'accéder à d'autres destinations (le centre commercial, la capitale, des équipements...), d'autres activités (sport, loisirs, jobs, activités illégales...), d'autres mondes (bourgeois, féminin, adulte...). La forme instable du rassemblement mobile traduit l'indécision quant à la poursuite du cours d'action (où va-t-on, avec qui, quand...), mais relève aussi d'une prise d'espace particulière où le corps se met souvent en scène sinon en jeu (arrêts au milieu de la route, cris...): « Quand tu bouges pas du tout du quartier, au bout d'un moment tu pètes les plombs. Tu deviens nerveux. Quand on te dit quelque chose, il y a tout qui revient dans ta tête et tu dis: Quoi, je suis aussi capable que toi » (Hakim). Pour saisir le rôle que joue le mouvement vis-à-vis des cultures territoriales, il s'agit donc de comprendre comment s'articulent mobilité et mobilisation.

Les organisateurs du projet Blinkenlights pensaient initialement avec enthousiasme inscrire des textes défilants (*scrolltexts*) sur le bâtiment. Mais ils se sont rendu compte avec le visionnage qu'il n'y avait guère plus ennuyeux que les *scrollings* puisque c'était notamment un grand instrument publicitaire. De plus, pour les défilements, ils avaient un autre problème lié à la contradiction entre l'attitude de celui qui déambule et l'attitude de celui qui lit. Si les textes défilent trop lentement, celui qui déambule ne peut pas atteindre la fin; mais si les textes défilent trop vite, alors celui qui lit ne peut les déchiffrer. De plus, ils ont été confrontés au décalage des vitesses de lecture des différents passants. Progressivement, ce questionnement sur le rapport au public a évolué. Cette simple question, d'apparence technique, a donné lieu à une réflexion sur le sens de l'engagement des citoyens. La difficulté à faire participer le public, que l'on constate dans de nombreux événements d'art moderne, sur ce dispositif a été contournée par le fait que le mode de participation proposé au public n'était pas en temps réel. Ainsi, le badaud pouvait toujours maintenir un état de passivité (hiératisme

des attitudes, immobilisation du pas) dans le moment de contemplation du film d'immeuble, tout en se construisant une posture d'implication dans le projet artistique lui-même en réalisant, une fois rentré chez lui, de petites animations pour remplir la banque de films dans laquelle le logiciel puisait aléatoirement. Cette construction, comportant un affichage par le web et une diffusion au cœur d'un centre urbain, repose sur une mobilisation différée. L'intervention Blinkenlights interpelle le passant, lui impose un temps de réflexion avant l'action (une réflexion sur ce qui interpelle et sur ses propres attaches), puis induit son retour sur l'espace central. Ce dédoublement des circuits de contemplation et de production ménage au public de nouvelles ressources d'intervention.

En articulant mobilité, attachement et mobilisation, cette épreuve est à la base de nouvelles opportunités d'implication, mais cette articulation est possible parce qu'avant d'être habités, les « ports d'attache » doivent être accessibles. Par son type de familiarité, sa forme particulière, ou la perméabilité entre les différents régimes d'action qui y ont cours, le rassemblement quotidien de jeunes est une embarcation qui aide les participants à affronter les épreuves. Il donne un cadre relativement stable aux « passages », ces épreuves qui permettent d'accéder à de nouveaux rassemblements (celui des plus grands, celui des nouveaux camarades de lycée professionnel...), ou à de nouvelles situations lors des cabotages urbains qui les mènent de lieu en lieu. Le rassemblement favorise en effet la construction d'apprentissages (savoir-faire, compétences situationnelles...) qui permettent de passer d'une situation ou d'un statut à l'autre, sans dommage irréversible pour les acteurs. Les cultures territoriales qui sont déployées au sein et depuis ces arènes que sont les rassemblements façonnent une « virtuosité collective » [Boissonade, 2001] capable de mobiliser les rassemblés. Nombreux sont ceux pour qui seuls les rassemblements permettent de capter les différents flux d'information, de rumeurs... qui passent à leur portée ou d'aller les chercher là où ils se trouvent. Il y a ici l'idée qu'une culture territoriale n'est pas attachée à un territoire. Elle consiste plutôt en une forme rythmique qui se constitue à partir d'un milieu (espace, acteurs...) et qui, lorsqu'elle est mise en mouvement, est susceptible de pouvoir appréhender ou d'être affectée par d'autres environnements. Le rassemblement développe ces compétences de perception et d'action. Sa constitution inclut une variété et un niveau d'expérience plus ou moins important des participants. L'importance de ce « capital mouvement » donne une plus ou moins grande capacité de « configuration » [Ricoeur, 1998, p. 47] des situations et donc occasionne une transformation proportionnelle des cultures territoriales

existantes. Cet acquis de notre travail permet d'une part de questionner les stratégies politiques identitaires (à quelque échelle territoriale que ce soit), d'autre part de réactiver un questionnement théorique sur le capital spatial qui n'est généralement pensé que sous la forme de la sédimentation, de la propriété et du territoire borné.

Cette « configuration » par le « capital mouvement » comporte trois dimensions que restituent les différents récits, rumeurs et autres ragots embarqués par les participants au sein des rassemblements de jeunes ou de *hackers*. La première consiste en une mise en récit de la situation qui la rend descriptible; la deuxième est une mise au clair de la situation qui la rend intelligible et la troisième est une mise en débat de la situation qui permet de confronter les interprétations.

Si le mouvement traverse de part en part les formes sociales, culturelles et territoriales que se donnent les individus, « la question ne se pose plus de savoir si l'on doit être libre ou attaché, mais si *l'on est bien ou mal attaché* » à ces formes. Cette question « ne renvoie pas au sujet, à son autonomie, à son idéal d'émancipation, elle ne nous renvoie pas non plus à l'objectivation ou à la réification qui nous ferait perdre notre autonomie: elle nous oblige à considérer la nature précise de ce qui nous fait *être*. S'il ne s'agit plus d'opposer attachement et détachement, mais les bons et les mauvais attachements, il n'y a qu'un seul moyen pour décider de la qualité de ces liaisons: s'enquérir de ce qu'ils sont, de ce qu'ils font, apprendre à être affecté par eux » [Latour, 2000, p. 192]. Il n'y a qu'un seul moyen pour éprouver ces attachements et ces cultures territoriales, c'est expérimenter leur vulnérabilité et leur capacité de mobilisation dans les épreuves qu'impose leur mouvement.

Partis du constat de cultures composées, il nous restait à démontrer le rôle du mouvement dans la composition de ces cultures. En nous appuyant sur des terrains opposés, nous avons considéré les situations à partir des déplacements qui les ont provoquées. Lors de ces situations, les mouvements ont mis à l'épreuve les cultures embarquées par les acteurs, notamment dans leur dimension territoriale. Ce qui se joue ici, c'est en effet le chevauchement entre cultures et territoires. La mise en mouvement de ces cultures territoriales n'occasionne pas uniquement de la vulnérabilité. Par les épreuves qu'ils suscitent, ces mouvements entraînent aussi des processus d'attachement, de coordination, de « configuration » et de mobilisation. Ce sont ces processus qui nous semblent être un des moteurs essentiels de la composition des cultures et des territoires.

Notes

- 1 Nous utilisons ici le terme de résilience pour qualifier, par analogie avec la physique, la qualité de ce qui résiste au choc, ce qui laisse trace donc, ce qui fait qu'un mouvement s'imprime. Ce terme a été enrichi et vulgarisé par l'éthologue Boris Cyrulnik.
- 2 Premier jeu vidéo interactif, le jeu de Pong consiste à renvoyer une balle d'un côté à l'autre de l'écran, à l'aide de raquettes maniées par les joueurs depuis le clavier.